

LES NORMALIENS PUBLIENT

Stéphane Gompertz
Jean Hartweg
Lucie Marignac
Wladimir Mercouroff

LIBERTÉS URBAINES

Recension de l'ouvrage de Patrick Boucheron, Paris, CNRS Éditions, « Les grandes voix de la recherche », 2024, 96 pages.

Cet essai court et dense de Patrick Boucheron, professeur au Collège de France, retrace l'itinéraire qui a conduit celui-ci à étudier l'histoire des villes, « histoire du bâti » mais aussi « histoire de la mémoire », avec comme point de départ l'Italie médiévale et les rapports entre « formes urbaines d'une métropole et formes politiques du pouvoir princier ». Il montre comment la ville, notamment (mais pas seulement) en tant que lieu d'asile et d'affranchissement pour les serfs fugitifs, comme Bologne spectaculairement en 1257, et jusque dans son labyrinthe compliqué qui s'oppose à l'aménagement officiel des places, a pu être – et peut être encore – « le trouble-fête d'une histoire souveraine » et un espace de liberté. La ville médiévale ne se développe pas contre l'ordre féodal mais en accord pacifié avec lui. Cependant, cette expérience se heurte au double écueil de la durabilité et de la scalabilité » (passage à une échelle plus grande) : « Est-ce que les règles de représentation électorale, de délibération commune et de collégialité de la décision politique, qui valent pour des corps urbains comme ceux de Florence, Bologne ou Venise, forts de dizaines de milliers d'habitants, sont applicables à plus grande échelle ? ». L'histoire des villes italiennes a illustré le bien-fondé de ce doute. Le risque d'une perte des valeurs civiques et d'une reprise en mains par la seigneurie est notamment illustré à Sienne dans la fresque dite du « bon gouvernement » d'Ambrogio Lorenzetti (que Boucheron avait analysée magistralement dans *Conjurer la peur*).

Patrick Boucheron oppose l'espace public monumental, organisé, officialisé, solennel, tel qu'il est défini en 1452 dans le *De re aedificatoria* d'Alberti, à l'espace public individualisé et libre des maisons et des rues où le mouvement n'est pas prescrit ou ordonné. À partir du socle de l'histoire de villes médiévales, l'auteur s'interroge sur les espaces de liberté dans les villes d'aujourd'hui, car « si on est historien, c'est d'abord, je pense, parce qu'on demeure indéfectiblement, malgré toutes les angoisses sur l'avenir, amoureux du présent ».





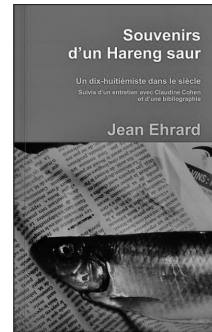
La lecture de cet essai suscite une triple envie : lire ou relire les autres ouvrages de Boucheron (je me suis mis à les lire après avoir découvert sa splendide leçon inaugurale au Collège de France *Ce que peut l'histoire*), découvrir les nombreux ouvrages qui l'ont marqué (y compris un roman de science-fiction, *Les Furtifs* d'Alain Damasio), enfin, forts de ces interrogations, déambuler en « pensant depuis le Moyen Âge » dans les rues d'une ville. Citons encore notre auteur : « Pour moi, l'amour des villes est jumeau de l'amour des livres et je n'aime rien tant que me promener dans les unes ou feuilleter les autres. ».

Stéphane Gompertz (1967 l)

SOUVENIRS D'UN HARENG SAUR

Recension de l'ouvrage de Jean Ehrard, lulu.com, 2019, 570 pages.

Le titre de l'ouvrage est emprunté à une fausse citation de Victor Hugo : « Il sortit de la vie comme un *vieillard en sort* ». Jean Ehrard (1955 l) y retrouve un souvenir d'enfance : son père, garagiste, livrait aussi de la nourriture en Bourgogne. Jean Ehrard contemplait, émerveillé, « les teintes mordorées, luxueuses, des harengs qu'il disposait sur des claies dans sa camionnette ». L'autre origine de la contrepèterie est l'âge du rédacteur. C'est le 12 novembre 2009 que Jean Ehrard décide d'écrire ses souvenirs : il a 83 ans, l'aîné de ses petits-fils en a 18, et le grand-père ne peut qu'admirer rétrospectivement l'éclat des harengs saurs. L'image est reprise à la fin du témoignage : Jean Ehrard y évoque « une passion de vivre née dans la fascination d'un Hareng saur dont la beauté a émerveillé ma petite enfance. » Ce procédé de rappel est repris à plus grande échelle dans le livre. En effet, les quatre cents premières pages sont rédigées par Jean Ehrard, puis, en 2015, il devient brusquement aveugle. Il décide alors de s'adresser à son amie Claudine Cohen, membre de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) qui souhaite mieux connaître sa formation intellectuelle. Elle l'enregistre et il ne conserve que ce qui ne fait pas double emploi. Après le témoignage écrit de l'auteur, on peut donc lire une centaine de pages qui reprennent un enregistrement de sa voix.



On sait que Jean Ehrard est le grand spécialiste de Montesquieu, auquel il a consacré sa thèse intitulée *L'Idée de nature en France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle* (SEVPEN, 1963). Ce travail est l'aboutissement d'une longue démarche qui l'a promu professeur à l'Université de Clermont-Ferrand. Mais cette promotion intervient après un long parcours : issu de milieu modeste, Jean Ehrard est un bel



exemple d'ascension sociale grâce à l'école. Son père, habile mécanicien, passé de la voiture à l'avion, a été gazé pendant la Première Guerre mondiale. Il exerce un métier plus facile au service des douanes, ce qui l'oblige à s'exiler à Sarrebruck et à Forbach, avant d'obtenir une mutation pour Nice. Sa mère, orpheline très jeune, vivait dans un milieu pauvre ; elle a été adoptée par la famille protestante de son mari. Le père de Jean Ehrard est un socialiste convaincu. 1936 est une grande date, avec les congés payés que Jean voit sur les routes de Nice. Il va jusqu'à se battre avec un camarade, fils de pharmacien, qui insulte Léon Blum. C'est en 1942, pendant le procès de Riom. « Je reste fier de ma réaction de ce jour-là », dit-il à Claudine Cohen.

Avec la libération, les services des douanes émigrent. La famille Ehrard pourrait avoir un grand appartement dans le Jura. Mais les études du fils requièrent une installation à Paris. Boursier, Ehrard intègre le lycée Louis-le-Grand, dont le proviseur reçoit son élève avec condescendance : il se présentera au concours général, mais au titre de son établissement niçois. Jean Ehrard aura un accessit au concours général. Le voilà en hypokhâgne à la rentrée 1943. Il y suit les cours du latiniste Sausy, de l'helléniste Séchan et, en khâgne, de Roger Pons. C'est Pons qui lui fait connaître Lucien Fèbvre : dans un débat avec Abel Lefranc à propos de Rabelais, il récuse l'idée que Rabelais soit un précurseur du rationalisme athée. « N'importe quoi ne peut être pensé n'importe quand ». C'est une véritable illumination : « Sans que je l'aie su immédiatement, c'est ce jour-là que j'ai trouvé ma voie. » (*Souvenirs d'un Hareng saur*, p. 140) Reçu à l'École en 1946, il a pour ami Marcel Roncayolo, qui l'invite chez lui à Marseille. Roncayolo sera plus tard directeur adjoint de l'ENS (de 1978 à 1988) où il créera la section S devenue B/L avec mathématiques et sciences sociales. Son meilleur professeur à Nice était Sylvain Broussaudier, normalien de la promotion 1924, muté de Nice à Cahors pour avoir refusé d'accepter dans sa classe, en 1941, le portrait du maréchal Pétain avec la formule : « Pas de ça chez moi ».

L'illumination à l'origine de sa thèse a lieu dans les Vosges, où il fait une randonnée de Saint-Dié à Colmar : au col de la Schlucht, il s'écrie devant Roncayolo : « Il me faut des disciples ! » car il n'envisage pas de travailleur seul sur l'idée de nature. Son mémoire de maîtrise est dirigé par Maurice Levailant, et porte sur « L'idée de nature dans *L'Esprit des lois* ». Agrégé de lettres classiques, Jean Ehrard voudrait retrouver Nice ; mais le président du jury d'agrégation, Morisset, lui explique que c'est impossible. Il est nommé à Ajaccio. Il y passe une année avant d'être nommé à Sens, bien plus près de Paris. Il se réserve une journée à la Bibliothèque nationale, où il rencontre son camarade de promotion Robert Mauzi, qui travaille à sa thèse sur l'idée de bonheur au XVIII^e siècle. En 1955, son maître Pintard lui propose de diriger un « diplôme », comme on disait à l'époque, portant sur Diderot. Le sujet est *Le Paradoxe du comédien* lu par les comédiens d'aujourd'hui. La candidate, Antoinette Blachère, sera la femme du professeur. René Pintard dirige scrupuleusement le



travail de Jean Ehrard, en respectant sa liberté de chercheur. Il lui suggère de suivre le séminaire d'Alexandre Koyré sur Newton et d'assister aux cours de Lucien Fèvre, auquel le présente Palmade, caïman d'histoire à l'École. Fèvre lui propose un article à paraître dans les *Annales ESC (économies, sociétés, civilisations)*. Ce sera la première publication scientifique d'Ehrard, en 1958.

Ses amis de l'École, Guy Palmade, Marcel Roncayolo, Louis Bergeron, lui conseillent de suivre les cours d'Ernest Labrousse, professeur d'histoire économique à la Sorbonne. Ehrard y acquiert une compétence technique en étudiant les salaires, les profits, les idées de Physiocrates. Il retrouve son camarade de promotion Jacques Morel, devenu caïman de français, et fait la connaissance du stendhalien Michel Cruzet. Mais, à cette époque, on ne peut être assistant que quatre ans et, en 1957, Jean Ehrard retrouve le secondaire, avec un poste au lycée Voltaire. Il y passera deux années. Grâce à l'appui de Pierre Moreau, qui lui demande un *État présent des études sur Montesquieu*, et à son directeur de thèse complémentaire Jean Fabre, il obtient un détachement au CNRS qui lui permettra de terminer sa thèse. Marié depuis 1957, Ehrard entreprend avec sa femme et sa fille un voyage d'études en Italie, pour voir les œuvres italiennes dont parle Montesquieu. Désormais titulaire d'une thèse, Jean Ehrard hésite entre diverses possibilités, mais trouve finalement un poste de maître de conférences à Clermont-Ferrand, où il retrouvera ses camarades de promotion Michel Foucault et Paul Viallaneix. Il se lie avec Raynaud de Lage, médiéviste célèbre et militant syndical, plus âgé que lui. La thèse principale achevée, il faut la faire imprimer, et les 900 pages dactylographiées le sont grâce à l'intervention de Fernand Braudel, qui l'insère dans la *Bibliothèque de la sixième section de l'École pratique des hautes études* (EPHE). Le jury est constitué par Pintard, directeur de thèse, Pomeau, devenu un ami, et Paul Vernière. Ehrard obtient la mention *très honorable* à l'unanimité.

Le choix de Montesquieu s'explique par d'apparentes contradictions : dès l'époque de son mémoire, Ehrard s'est interrogé sur « un chapitre du livre XV (de *L'Esprit des lois*) où l'esclavage est curieusement déclaré comme à la fois *naturel* et *contre-nature* » (*Souvenirs d'un Hareng saur*, p. 184). Ehrard se demande comment c'est possible. Il précise sa pensée dans son entretien avec Claudine Cohen : au début du livre XV de *L'Esprit des lois*, « l'esclavage des nègres est à la fois condamné comme contraire à la *Nature*, et rendu inévitable, dans certains climats, par des raisons naturelles » (*Souvenirs d'un Hareng saur*, p. 433) L'auteur y revient encore dans un passage plus précis, qui évoque la visite des mines du Harz par Montesquieu : « Le chapitre 8 du livre XV note : « *On peut par la commodité des machines que l'art invente ou applique, suppléer au travail forcé qu'ailleurs on fait faire aux esclaves* ». S'il y a des esclaves, ce n'est pas parce que certains hommes sont « paresseux » mais parce que les lois sont mal faites.

Cette ambivalence fait l'attrait de la diversité. Ehrard la retrouve dans sa propre existence : né en Bourgogne, il s'attache à Nice et à son arrière-pays, non loin du



Mercantour, où il a passé sa jeunesse. Il aime Paris, mais aussi l'Auvergne et la ville de Riom, sa seconde patrie, dont il est maire socialiste pendant douze ans. C'est moins un enracinement qu'une inscription, par l'étude de compatriotes remarquables, comme Gilbert Romme, « le dernier des Montagnards » selon Albert Soboul, grand homme de Riom, tué sous la Révolution après l'échec de la journée du 1^{er} Prairial an III (20 mai 1795) par laquelle les Montagnards demandaient un maximum pour le prix du pain et le rétablissement de la Constitution montagnarde. C'est par là que se termine le livre. Il faudrait développer davantage les engagements syndicaux et politiques de Jean Ehrard. C'est lui qui réclame plus de transparence dans la gestion de la municipalité, ce qui lui vaut d'être élu maire. Très attaché aux échanges entre chercheurs de diverses nationalités, il coopère notamment avec son ami Shakleton, avec qui il travaille à la publication des *Ceuvres complètes* de Montesquieu, publiées à Oxford par la *Voltaire Foundation* et à Paris par les Classiques Garnier à partir de 1998.

En 2015, Jean Ehrard devient brusquement aveugle. Mais il garde une curiosité universelle et continue de s'intéresser à une vie qu'il veut à la fois intime, politique et littéraire. C'est sur cette unité que nous souhaitons conclure : évoquant le bicentenaire de la Révolution en 1989 et celui de la République en 1992, il déclare : « Je conserve une grande tendresse pour ces moments exceptionnels où mes activités de chercheur et de citoyen se sont superposées, rejointes, confondues. »

Jean Hartweg (1966 l)

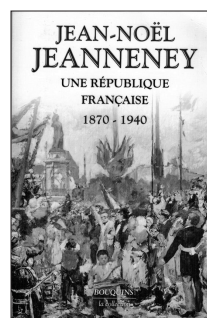
UNE RÉPUBLIQUE FRANÇAISE : 1870-1940

Recension de l'ouvrage de Jean-Noël Jeanneney, Paris, Éditions Bouquins, 2024, 1 344 pages.

On ne présente pas Jean-Noël Jeanneney, normalien littéraire de la promotion 1961, professeur émérite d'histoire contemporaine à l'Institut d'études politiques, deux fois secrétaire d'État, président de la mission du bicentenaire de la Révolution de 1789, président de la Bibliothèque nationale, fondateur de l'émission « Concordance des temps » et auteur de nombreux ouvrages historiques, dont un *Clemenceau*.

Une carrière universitaire

Son dernier ouvrage, *Une République française*, récuse les visions trop simples du roman national : Clemenceau tombeur de ministères et père de la patrie, Jaurès pacifiste tué à l'arrivée de la guerre de 14, François de Wendel représentant patenté des « deux cents familles ». Jeanneney est adepte d'une histoire reposant sur des





enquêtes minutieuses : aux pages 709 à 741, il reprend son mémoire de « diplôme d'études supérieures, comme on appelait à l'époque la maîtrise, dirigé par Pierre Renouvin et intitulé « Recherches sur le moral de l'armée française au printemps 1917 d'après la correspondance des combattants ». « Première publication scientifique » de l'aveu même de l'auteur, ce travail met l'accent sur les conditions du recueil des témoignages : collecte des données, mode de lecture, grille utilisée par les censeurs, distinction entre « temps bref » (la période des mutineries) et « comportement stable » sur la durée du conflit. De grandes lignes se dessinent : détestation de l'ennemi héréditaire, nationalisme terrien et paysan.

Plus tard, intéressé par les rapports entre argent et pouvoir, Jeanneney consacre sa thèse de doctorat à François de Wendel. L'article « François de Wendel et les siens » (p. 331-311) reprend la conclusion de sa thèse. Conclusion nuancée, car si le statut social de François de Wendel est solide, avec la présidence du Comité des Forges, le poste de régent à la Banque de France, la possession du *Journal des débats*, la députation de Meurthe-et-Moselle, ses résultats varient selon les domaines : il joue un rôle important dans la politique intérieure, étant notamment l'artisan de l'échec du Cartel des Gauches et du retour de Poincaré au pouvoir, son « chef-d'œuvre », en 1926. En politique étrangère, de Wendel, nationaliste, est conscient de la nécessité d'une politique suivie à l'égard de l'Allemagne. « Je dis que quand il s'agit d'un fait comme la politique de rapprochement franco-allemand, ou il faut la vouloir, ou il faut l'écarter. C'est un cas où on n'a pas le droit d'avoir des vues en zigzags », déclare-t-il en 1927 à la Commission des affaires étrangères. Mais on le sait : après l'occupation de la Rhénanie en 1922, la France laissera Hitler remilitariser la région en mars 1936. Finalement, Jeanneney conclut que « son histoire confirme avec éclat l'autonomie du secteur politique par rapport aux forces économiques et financières ».

Composition du livre

La composition quasi musicale de l'ouvrage ménage une autre approche. L'ouverture présente trois « Phares », avec pour précurseur génial Victor Hugo : Jean-Jaurès, Clemenceau, Georges Mandel. Ensuite, parmi des « Figures » nombreuses, se détachent René Rémond, « l'historien dans l'action », Waldeck-Rousseau, « l'homme qui sauva la République » Jules Jeanneney, président du Sénat et grand-père de l'auteur, et surtout Léon Blum, grande figure inspirée par Clemenceau. Le développement intitulé « Passions et douleurs » commence par une remarquable étude sur le duel, qui oppose les mœurs à la légalité républicaine. Il se poursuit avec des réflexions sur la guerre, qui a mis fin aux duels aristocratiques. Les « Histoires d'argent », quatrième rubrique, prolongent la réflexion engagée dans la thèse sur de Wendel. La section V, *Signes et média*, faite de textes plus courts, reprend aussi la



thèse, avec des articles sur Étienne de Nalèche, directeur du *Journal des débats*, et un *Haro sur les deux-cents familles*. Le chapitre intitulé *Interventions, combats* est dominé par une analyse de la faillite du Cartel des gauches. Le bouquet final est un texte lu et joué plusieurs fois de 2011 à 2023, inspiré par la captivité de Léon Blum et Georges Mandel en marge du camp de Buchenwald.

L'ouverture est dominée par la figure de Clemenceau. L'auteur tient à le disculper des préjugés simplistes. Le « tombeur de ministères » est d'abord celui qui, le 30 mars 1885, accuse Jules Ferry et ses ministres, en difficulté au Tonkin, de « haute trahison », car leur colonisation contraire aux idéaux de 1789 détourne la France du seul combat qui compte : la revanche sur l'Allemagne qui a colonisé Alsace et Lorraine. Clemenceau, on le sait, n'a jamais admis l'argument de Ferry selon lequel les « civilisations supérieures » avaient le devoir de former les colonisés. L'autre aspect bien connu de Clemenceau est sa passion du duel : il a pris part, dès 1871, à douze rencontres, dont, en 1894, un duel avec Deschanel, le futur président, qui fait preuve d'une insigne lâcheté. Selon Jeanneney, Clemenceau est, par son sang-froid, son courage et son habileté aux armes, la « figure emblématique » du duel. Une longue étude montre que la justice ferme les yeux sur la plupart des duels, car ils permettent de sanctionner sans scandale des manquements à l'honneur qui ne sauraient se traiter au tribunal. Jeanneney défend Clemenceau dans tous les domaines, y compris contre ceux qui l'accusent d'avoir brisé des grèves insurrectionnelles entre 1906 et 1909, quand il était à la tête du gouvernement.

Léon Blum et Georges Mandel

Les figures de la Troisième République sont trop nombreuses pour être toutes évoquées ici. Mais deux noms méritent d'être mentionnés, d'autant qu'ils se sont retrouvés en 1944 dans une captivité commune, aux abords du camp de concentration de Buchenwald : Léon Blum et Georges Mandel. Léon Blum peut paraître, à la lumière de sa direction du Front populaire, comme un disciple de Jaurès. Détenu de 1940 à 1943 au château de Bourassol, près de Riom, il y a écrit *À l'échelle humaine*, réflexions sur la défaite et sur l'avenir. Il s'y montre favorable à un pouvoir exécutif fort, de type présidentiel. Mais à partir de 1945, il change : il souhaite une assemblée toute-puissante, ce que lui reprochent des analystes aussi réputés que Raymond Aron. Sans doute faut-il y reconnaître une méfiance, alimentée par le souvenir du coup d'État du 2 décembre 1851, envers le général de Gaulle. Georges Mandel est un personnage moins brillant, mais très fidèle à Clemenceau, dont il connaît les discours quasiment par cœur. Mais Clemenceau ne veut à aucun prix que Mandel apparaisse comme son inspirateur. Juif, Mandel s'appelle Louis Rothschild de son nom de naissance, sans aucun rapport de parenté avec le banquier. Son père est tailleur. Comme toute sa communauté, il est frappé par l'affaire Dreyfus, qui ruine



la confiance que les Juifs accordaient à la France révolutionnaire. Clemenceau n'est nullement antisémite ; mais il ne s'interdit pas les moqueries de mise à l'époque et Mandel en souffre. Quand, très hostile aux accords de Munich, il les condamne, on lui reproche de s'opposer à l'Allemagne de Hitler en tant que Juif. Par compensation, il s'invente normalien et s'attribue deux frères tués à la guerre. Il n'en devient pas moins président du conseil général de Gironde. Il passe la fin de sa vie, de mai 1943 à juillet 1944, à Buchenwald. Mais, enlevé par les SS, il finit assassiné par la milice.

Coda

Nulle part n'apparaît plus nettement la grandeur de Clemenceau et sa vocation universaliste que dans l'image de la marche vers ce qui sera la tombe du soldat inconnu inaugurée en 1920. Clemenceau donne la main à deux enfants, la nièce d'André Tardieu et le père de Jean-Noël Jeanneney, futur juriste. C'est le passé associé à l'avenir, ainsi que l'évoque non sans emphase le général Mordacq : « C'était l'ancienne France qui, après avoir arrêté les maudits, s'avancait la main dans la main, étroitement unie avec la France nouvelle, celle qui allait profiter de la victoire pour adresser à ceux qui avaient cimenté cette victoire de leur sang, aux glorieux morts, un remerciement solennel. »

J. H.

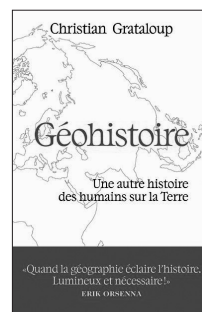
GÉOHISTOIRE : UNE AUTRE HISTOIRE DES HUMAINS SUR LA TERRE

Recension de l'ouvrage de Christian Grataloup, Paris, Les Arènes, 2023, 448 pages.

Dans cet ouvrage, Christian Grataloup, ancien élève de l'École normale supérieure de Cachan, agrégé et docteur en géographie, professeur émérite à l'Université de Paris-Cité, nous offre une extraordinaire fresque de l'histoire humaine sous l'angle de la géographie, de la géologie et de la climatologie, illustrée de magnifiques cartes en couleurs.

La population des humains a évolué en fonction des contraintes géographiques, géologiques et écologiques, telles que le niveau des mers : il a trois millions d'années, la grotte Cosquer était accessible à pied sec et on allait en Angleterre presque à pied en traversant le fleuve « Manche », on allait à pied d'Asie en Amérique par le détroit de Béring pendant les ères glaciaires.

Sortant de la savane, Sapiens colonise l'Eufrasie, une large bande incluant l'Europe actuelle, la Méditerranée et l'Afrique du Nord, l'Asie jusqu'en Chine passant par « le Croissant fertile ». On y invente le feu (ce qui développa le cerveau en rendant





plus assimilables les protéines animales), l'aiguille à chas (avec laquelle on coud des vêtements qui protègent du froid) et la maison comme abri.

Il se crée des communautés humaines qui se structurent autour de deux modes de vie : « les peuples à pattes » qui vivent à cheval, animal qu'ils ont domestiqué, et qui nomadisent avec leur bétail dans les savanes au gré des saisons et des prairies qui nourrissent les bêtes ; et « les peuples à racines » qui défrichent les forêts des zones humides transformées en champs de céréales, et qui se sédentarisent autour des greniers à grains construits pour protéger des stocks assurant l'avenir.

Ainsi naissent des mondes autour de « l'axe » Europe-Asie que l'on retrouve dans « les Routes de la soie ». Ces mondes s'affrontent et collaborent, commercent et se querellent, et forment des empires, tels que le Saint-Empire romain germanique en Europe, l'Empire perse au Moyen-Orient, l'Empire chinois et l'Empire russe, tous deux héritiers de l'Empire mongol en Asie.

L'homme apprend à naviguer : les pirogues à balancier permettent aux Polynésiens d'explorer le Pacifique, les jonques chinoises, les galères égyptiennes transportent des marchandises par cabotage ; les bateaux de haute mer des Vikings, puis les caravelles portugaises affrontent le large et permettent au Génois Christophe Colomb d'explorer l'océan Atlantique.

Le monde subit alors une « bifurcation » quand l'Europe « découvre » l'Amérique. Le Portugal puis l'Europe entière colonisent l'Amérique, et y apportent l'esclavage, mais aussi toutes les maladies contre lesquelles ses populations se sont immunisées (en payant une lourde rançon de morts lors des épidémies de « peste » en Eufrasié), qui ravagent à leur tour ce « Nouveau Monde ».

Le monde, temporairement dominé par l'Europe, se fragmente et se structure en États. La révolution industrielle s'organise autour des sources d'énergie, peu abondantes en Europe, très abondantes autour de la péninsule arabique, largement présentes en Amérique et en Russie, assez abondantes en Afrique, mais presque absentes en Chine et totalement absentes au Japon. Cette distribution conduit à structurer des routes, principalement maritimes, qui passent par des océans larges ou des détroits faciles à contrôler entre deux espaces maritimes, longent des côtes hostiles ou hérissées de récifs ; ces routes canalisent les flux de matières, de combustibles et de produits. Ces enjeux économiques et l'évolution démographique sont à la base des conflictualités et produisent une évolution climatique majeure, à l'échelle de la Terre.

En mobilisant la géologie, l'anthropologie, la climatologie, la démographie, la génétique ou encore l'économie, Christian Grataloup dessine dans ce livre magistral et pionnier une autre histoire des sociétés humaines. En confrontant toutes ces disciplines à nos connaissances historiques, il raconte pourquoi et comment les civilisations vont...

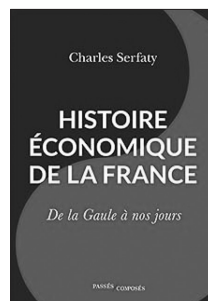
Wladimir Mercoureff (1954 s).



HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE LA FRANCE : DE LA GAULE À NOS JOURS

Recension de l'ouvrage de Charles Serfaty, Paris, Passés / Composés, 2024, 528 pages.

Charles Serfaty, ancien élève de la rue d'Ulm (promotion BL 2011), est docteur en économie du MIT, économiste à la Banque de France et enseignant à l'École d'économie de Paris. Il réécrit l'histoire de France en analysant la situation économique du pays.



Ainsi la Gaule de Vercingétorix était un pays agricole dont le niveau de vie était comparable à celui des Romains ; les Gaulois qui se disaient « Celtes » avaient beaucoup défriché, utilisaient des charrues, chaulaient les sols ; ils cultivaient du blé et faisaient du vin. La domination romaine a profité à la Gaule, par ses routes militaires et son « marché commun » méditerranéen avec le port de Massalia, création grecque, future Marseille. La Gaule profitait de sa position avantageuse entre façade maritime atlantique et nordique et la Méditerranée.

Mais, à partir du II^e siècle et jusqu'à l'avènement de Charlemagne, la peste antonine et les invasions barbares, Huns à l'Est, Viking-Normands venant du Nord, provoquent la mort lente de l'Empire romain.

Le Moyen Âge est une époque de croissance ; le développement des moulins supplée le travail du meunier, aidant à la disparition de l'esclavage, remplacé par le servage. À partir du XII^e siècle, l'apparition du papier bon marché, qui a remplacé le parchemin, permet le développement des bibliothèques et l'édification d'un État de droit, en fixant par écrit un droit seigneurial variant selon les caprices du suzerain, ou un droit coutumier fluctuant.

Dans une France unifiée par Clovis et ses descendants, les foires prospèrent dans un pays défriché. Les seigneurs et les abbayes infligent des impôts féodaux, mais la guerre fait naître un impôt royal.

Aux XV^e et XVI^e siècles, l'Europe devient riche, mais la France rate l'Amérique. L'imprimerie se développe sur la soif de lecture, mais son impact économique est limité, car le livre reste un produit cher, réservé aux riches, même si son prix est divisé par dix. La Réforme crée des troubles civils qui contribuent à la naissance d'une dette royale, aggravée par la guerre et la Fronde, malgré les efforts de Sully et de Colbert.

La fin du XVII^e siècle voit la modernité des Lumières, mais la réforme ratée des finances avec John Law, et l'essor du commerce extérieur. L'Empire est marqué par une crise de la dette souveraine.

Le siècle qui suit voit un développement des infrastructures, notamment du chemin de fer, et un début d'industrialisation dans un pays de paysans et d'une



agriculture à l'abri des droits de douanes. La III^e République apporte la promesse de l'École pour tous à la fin du XIX^e siècle.

Le XX^e siècle est marqué dès son début par une guerre de trente années (1914-1918 et 1939-1945). L'économie se relève grâce au « Plan Marshall » et donne naissance aux « Trente Glorieuses ». Mais, en 1970, elles sont remises en cause par un « choc pétrolier » et aujourd'hui, enfin, par le poids de la dette et celui du changement climatique.

W. M.

LES ÉDITIONS RUE D'ULM

Lucie Marignac (1983 L)



Resserrer pour redévelopper ?

Ce fut le mot d'ordre de l'année 2024, qui explique, après un premier semestre normalement fourni (9 livres parus), la faible production du second semestre (2 titres). Plusieurs personnels ont fait valoir leurs droits à la retraite ou vu s'achever leur contrat d'alternance, et ne seront complètement remplacés qu'au cours de l'année 2025. Plusieurs collections sont suspendues, soit que leur responsable ne puisse plus les suivre (Agnès Derail-Imbert, récemment retraitée, pour « Offshore », et Daniel Cohen, qui nous a hélas quittés en 2023, pour la « Collection du Cepremap »), soit qu'elles ne correspondent plus exactement aux domaines d'enseignement et aux axes de recherche aujourd'hui privilégiés par les départements de l'École (« *Æsthetica* », « Sciences durables »). La collection des « Rencontres de Normale sup' », qui accueillait principalement des ouvrages collectifs, fusionnera avec les « Actes de la recherche à l'ENS-PSL », et celle des « Études de littérature ancienne » va prendre une autre forme. Quant aux revues, numériques ou non, nous nous limiterons désormais à la diffusion de *Lalies*. Nous reviendrons dans le prochain numéro de *L'Archicube* sur ces évolutions, sur les derniers opus des collections « *Italica* » et « *Figures normaliennes* », et sur les quatre collections où se concentreront nos publications à l'avenir.

L'une d'elle est la collection « Sciences sociales » fondée par Florence Weber qui, un peu plus de dix ans après avoir donné à lire au public français le grand livre de l'anthropologue Emily Martin sur les troubles maniaco-dépressifs aux États-Unis (*Voyage en terres bipolaires*, préface d'Anne M. Lowell, Rue d'Ulm, 2013) dans la traduction de Camille Salgues, normalien sociologue de l'enfance, récidive avec un autre livre décisif, celui publié il y a une quarantaine d'années par Viviana A. Zelizer, et qui a retrouvé une forte actualité pour les sciences sociales francophones, ainsi que le montre brillamment la préfacière de notre ouvrage.

Zelizer enseigne à l'université de Princeton depuis 1988. Reconnue comme l'une des principales figures de la sociologie économique mondiale, elle a développé une critique des approches soit purement économiques soit purement culturelles de la



monnaie, de la famille et des relations sociales qui inspire aujourd'hui les nouvelles études de l'économie. Elle a notamment publié *La Signification sociale de l'argent* (1994, trad. fr. 2005) et *The Purchase of Intimacy* (2005). Elle a reçu en 2023 le prix de l'American Sociological Association pour l'ensemble de son œuvre.

Dans *Pricing the Priceless Child*, elle montre comment s'est opéré, entre 1870 et 1930, un double mouvement de sacralisation de l'enfance et de monétarisation de l'économie. Dédommagements, assurances-décès, adoption... À travers une série de controverses, elle retrace la genèse et les contradictions d'un xx^e siècle qui interdit de penser économiquement les affects tout en ne cessant d'en fixer le prix. Devenu un classique en Amérique du Nord mais inédit en français, ce livre ouvre de précieux horizons pour qui souhaite rompre avec ce modèle économique et moral.

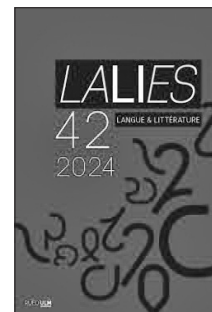
Zelizer pose en effet une question centrale : « Quelle est la nature générale de la relation entre facteurs économiques et non économiques, entre le prix et la valeur, dans la vie sociale ? » En 1896, les parents d'un enfant de 2 ans poursuivirent la Southern Railroad Company of Georgia pour le décès de leur fils dans un accident ferroviaire. Ils plaidèrent en vain que l'enfant leur rendait des services précieux « en allant faire des courses chez les voisins, en surveillant et en amusant son cadet ». En 1979, un enfant âgé de 3 ans mourut d'une dose mortelle de fluorure dans une clinique dentaire publique ; le jury de la Cour suprême de l'État de New York accorda 750 000 dollars aux parents de l'enfant. Que s'est-il passé entre ces deux dates ?

Fixer la valeur monétaire des enfants. Du travail des champs à l'industrie hollywoodienne (1970-1930). Préface de Sibylle Gollac. Traduction de Camille Salgues et Francine Mores. [28 € – 15 × 21 cm – 296 pages]



Les revues *Bulletin d'informations proustiennes* (ITEM) et *Lalies* (DSA) seront désormais, sur décision de la direction de l'École, entièrement prises en charge par les structures dont elles émanent. L'équipe du BIP a donc fait le choix de confier l'édition et la diffusion de la revue aux éditions Honoré Champion à compter de fin 2024, tandis que les éditions Rue d'Ulm continueront d'assurer la publication et la diffusion de *Lalies*, à défaut de son édition.

Autre changement, les numéros récents de *Lalies* sont consultables depuis juillet 2024 sur OpenEdition, avec une diffusion en « accès exclusif » pendant les six premiers mois suivant leur parution. Les numéros antérieurs (1 à 38) seront disponibles en accès ouvert fin 2025.





Le numéro 42 de *Lalies*, paru en juin, s'ouvre par une étude de Benjamin Storme sur l'expérimentation et la modélisation linguistique. Un article important est ensuite consacré par Elsa Bouchard au pouvoir des noms chez Hésiode, Eschyle et Platon. Le texte traditionnellement consacré à une langue spécifique porte sur l'albanais du Caucase (Vincent Marzlo). Cinq articles viennent enfin composer un riche dossier de *Varia*. Sous la direction de Frédérique Fleck, maîtresse de conférences en linguistique et littérature latines à l'École. [*Lalies* 42 – 31 € – 16 × 24 cm – 308 pages].

AU JOUR LE JOUR

- Laissons-nous surprendre.
- Quel est votre plan ? demande James C. MacDonald.
- Si tu veux faire rire Dieu, fais un plan, réplique l'inspecteur principal.

Cay Rademacher, *L'Orphelin des docks* (2013),
in *La Trilogie hambourgeoise*, tome 2,
Paris, Éditions du Masque, 2021, p. 428.

Pour tous renseignements :

Éditions Rue d'Ulm (Presses de l'ENS-PSL) – 45 rue d'Ulm – 75005 Paris

Téléphone : 01 44 32 36 80 / 36 83 (éditions)

Vente sur place du lundi au jeudi de 9 h à 12 h et de 13 h à 16 h, escalier de la direction, 2^e étage droite (comptoir de vente : Laurence Bluet 01 44 32 36 85)

Courriel : ulm-editions@ens.psl.eu – Envoi du catalogue papier 2025 sur demande www.presses.ens.fr (recherches dans le catalogue numérique / achats en ligne / inscription à la lettre d'information mensuelle)

Remise accordée aux élèves, archicubes, amis, personnels de l'ENS-PSL : 5 % sur les nouveautés et 30 % sur le fonds

Relations presse : Laurence Debertrand – courriel : laurence.debertrand@ens.psl.eu – tél. : 04 44 32 36 89

Diffusion et distribution en librairie : Les Belles Lettres (BLDD)

Diffusion et distribution numérique : Numilog, Cyberlibris, OpenEdition, Numérique Premium, Cairn, JSTOR.